64e ANNÉE MAI 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les visions prémonitoires

Le champ des études métapsychiques est immense. C'est une encyclopédie aux chapitres innombrables. Nous ne serons jamais assez nombreux pour en élucider les arcanes.

Fort heureusement, une solidarité féconde réunit les constatations les plus variées en un faisceau de plus en plus riche. En particulier, mes lecteurs s'acquièrent tous les jours un droit nouveau à ma sincère reconnaissance.

Tout dernièrement, l'un d'entre eux, M. André Paillet, avocat à la Cour d'Appel de Paris, m'a signalé un incident fort curieux de la vie du Czar Paul Ier, que j'ignorais, et qui met sous nos yeux un cas de prémonition des plus intéressants. Il l'a remarqué, dans ses érudites lectures, en une page des Mémoires de la baronne d'Oberkirch, et a bien voulu m'en envoyer une transcription.

C'est le récit très détaillé et précis d'une vision qu'aurait eue le Grand-Duc Paul de Russie et où celui-ci aurait été averti, par ce qu'il a cru être une apparition de son aïeul Pierre-le-Grand, de sa fin prématurée et tragique.

Ce qui fait, me semble-t-il, l'intérêt spécial de cette anecdote, au point de vue qui nous occupe, c'est que Mme d'Oberkirch ayant noté le récit du Grand-Duc Paul au moment même où elle venait de l'entendre de sa bouche, en 1782, et ayant ensuite

inséré ce récit, tel quel, dans ses Mémoires, rédigés en 1789, elle n'a pu être aucunement influencée par la connaissance de l'assassinat en 1801 du Grand-duc Paul, devenu Paul Ier.

Voici ce récit :

« 10 *juillet* (1782)..... Le comte du Nord (futur empereur Paul Ier de Russie) fut très aimable à ce souper. Je ne sais comment on parla de pressentiments, de rêves, de présages ; chacun raconta son histoire et l'appuya des meilleures preuves possibles. Le Grand-Duc ne disait plus un mot.

« — Et vous, monsieur, lui demanda le prince de Ligne, qui nous avait précédés à Bruxelles et que nous retrouvions, est-ce que vous n'avez rien à nous répondre? La Russie est-elle exempte de merveilleux? Les sorciers et les diables vous ont-ils épargné dans leurs « maléfices », ainsi que disaient les Anciens?

« Le Grand-Duc secoua la tête.

« — Karrakin sait bien, répliqua-t-il, que j'aurais à raconter, si je voulais, tout comme les autres. Mais je tâche d'écarter les idées de ce genre, elles ne m'ont que trop tourmenté autrefois.

« Personne ne répondit. Le prince regarda son ami et reprit avec un accent de tristesse :

« — N'est-ce pas, Karrakin, qu'il m'est arrivé quelque chose d'étrange?

« — De si étrange, monseigneur, que malgré le respect que je dois à vos paroles, je n'ai pu regarder le fait que comme un jeu de votre imagination.

« — C'était vrai, très vrai, et si Mme d'Oberkirch veut me promettre de n'en jamais parler à ma femme, je vais vous la raconter. Je vous prie également, messieurs, de me garder ce secret « diplomatique », ajouta-t-il en souriant, car il ne me plairait pas de voir courir dans toute l'Europe une histoire de revenant racontée par moi et sur moi.

« Chacun donna sa parole ; quant à moi, je l'ai fidèlement tenue et n'y manquerai point. Ces *Mémoires*, s'ils paraissent, ne verront le jour qu'à une époque où la postérité, déjà commencée, ne s'inquiétera guère de si peu de chose. Le futur Paul Ier nous raconta donc ce qui suit :

« J'étais un soir, ou plutôt une nuit, dans les rues de Saint-Pétersbourg, avec Karrakin et deux valets. Nous étions restés longtemps chez moi à causer et à fumer, et l'idée nous vint de sortir du palais, incognito, pour voir la ville au clair de lune. Il ne faisait pas froid, les jours allongeaient ; c'était un de ces moments les plus doux de notre printemps, si pâle en comparaison de ceux du Midi. Nous étions gais ; nous ne pensions à rien de sérieux, et Karrakin, me débitait mille plaisanteries sur les passants très rares que nous rencontrions ; je marchais devant, un de nos gens me précédait néanmoins, Karrakin restait de quelques pas en arrière, et l'autre domestique nous suivait un peu plus loin. La lune était claire ; on aurait pu lire une lettre ; aussi les ombres, par opposition, étaient longues et épaisses. Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau, comme un Espagnol, avec un chapeau militaire très rabattu sur les yeux. Il paraissait attendre, et, dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à ma gauche, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était impossible de distinguer ses

traits ; seulement, ses pas en heurtant les dalles, rendaient un son étrange, semblable à celui d'une pierre qui en frappe une autre. Je fus d'abord étonné de cette rencontre ; puis il me parut que tout mon côté, qu'il touchait presque, se refroidissait peu à peu. Je sentis un frisson glacial pénétrer mes membres, et, me retournant vers Karrakin, je lui dis :

« — Voilà un singulier compagnon que nous avons là !

« — Quel compagnon? me demanda-t-il.

« — Mais celui qui marche à ma gauche, et qui fait assez de bruit, ce me semble.

« Karrakin ouvrait des yeux étonnés, et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne.

« — Comment ! tu ne vois pas à ma gauche un homme en manteau, qui est là entre le mur et moi?

« — Votre Altesse touche le mur elle-même, et il n'y a de place pour personne entre le mur et vous.

« J'allongeai un peu le bras ; en effet, je sentis de la pierre. Cependant, l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau, qui se réglait sur le mien. Je l'examinai attentivement alors, et je vis briller sous ce chapeau, d'une forme singulière, je l'ai dit, l'œil le plus étincelant que j'ai rencontré, ni depuis, ni avant. Cet œil me regardait, me fascinait ; je ne pouvais pas en fuir le rayon.

« — Ah ! dis-je à Karrakin, je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est étrange !

« Je tremblais, non de peur, mais de froid. Je me sentais peu à peu gagner jusqu'au cœur par une impression que rien ne peut rendre. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup, une voix creuse et mélancolique sortit de ce manteau qui cachait sa bouche et m'appela par mon nom :

« — Paul !

Je répondis machinalement, poussé par je ne sais quelle puissance :

« — Que veux-tu?

« — Paul, répéta-t-il.

« Et cette fois l'accent était plus affectueux et plus triste encore. Je ne répliquai rien, j'attendis ; il m'appela de nouveau et ensuite il s'arrêta tout court. Je fus contraint d'en faire autant.

« — Paul ! pauvre Paul, pauvre prince !

« Je m'étais retourné vers Karrakin, qui s'était arrêté aussi.

« — Entends-tu? lui dis-je.

« — Rien absolument, Monseigneur. Et vous?

« Quant à moi, j'entendais ; la plainte résonnait encore à mon oreille. Je fis un effort immense et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il me voulait.

« — Pauvre Paul ! Qui je suis ? Je suis celui qui s'intéresse à toi. Ce que je veux? Je veux que tu ne t'attaches pas trop à ce monde, car tu n'y resteras pas longtemps. Vis en juste, si tu désires mourir en paix, et ne méprise pas le remords, c'est le supplice le plus poignant des grandes âmes.

« Il reprit son chemin, en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et, de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Il ne me parla plus, et je ne me sentis plus le désir de lui adres-

ser la parole. Je le suivais, car c'était lui qui dirigeait la marche, et cette course dura plus d'une heure encore, en silence, sans que je puisse dire par où j'ai passé. Karrakin et les laquais n'en revenaient point. Regardez-le sourire, il croit encore que j'ai rêvé tout cela.

« Enfin, nous approchâmes de la Grande place, entre le port de la Néva et le palais des Sénateurs.

« L'homme alla droit vers un point de cette place, où je le suivis, bien entendu, et là il s'arrêta encore.

« — Paul, adieu ! tu me reverras ici, et ailleurs encore.

« Puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul ; je distinguai alors très facilement son visage. Je reculai malgré moi ; c'était l'œil d'aigle, c'était le front basané, le sourire sévère de mon aïeul Pierre-le-Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu.

« C'est à cette même place que l'impératrice éleva le monument célèbre qui va bientôt faire l'admiration de toute l'Europe, et qui représente le czar Pierre à cheval. Un immense bloc de granit, un rocher est la base de cette statue. Ce n'est pas moi qui ai désigné à ma mère cet endroit choisi, ou plutôt deviné d'avance par le fantôme, et j'avoue qu'en y retrouvant cette statue, je ne sais quel sentiment s'empara de moi. « J'ai peur d'avoir peur », malgré le prince Karrakin qui veut me persuader que j'ai rêvé tout éveillé, en me promenant dans les rues. Je me souviens du moindre détail de cette vision, car c'en était une, je persiste à le soutenir. Il me semble que j'y suis encore. Je revins au palais, brisé comme si j'avais fait une longue route et littéralement gelé du côté gauche. Il me fallut plusieurs heures pour me réchauffer dans un lit brûlant et sous des couvertures. J'espère que mon histoire est complète et que vous ne m'accuserez pas de vous l'avoir fait attendre sans mérite.

« — Savez-vous ce qu'elle prouve, Monseigneur, poursuivit le prince de Ligne?

« — Elle prouve que je mourrai jeune, Monsieur.

« — Pardon de n'être point de cet avis là. Elle prouve incontestablement deux choses : la première, c'est qu'il ne faut pas se promener seul la nuit lorsqu'on a envie de dormir ; et la seconde, qu'il ne faut point se frotter aux murailles à peine dégelées, sous un climat tel que le vôtre, Monseigneur. Je ne sache pas d'autre morale à en déduire que celle-ci ; car, pour votre illustre aïeul, il n'existait, permettez-moi de vous le dire, que dans votre imagination. Je gage que votre habit était tout souillé de la poussière des murs du côté gauche. N'est-il pas vrai, prince?

« Et il se retourna vers le prince Karrakin.

« Cette histoire ne nous en fit pas moins une très vive impression, et il est facile de le comprendre. Peu de personnes la connaissent, le Grand-Duc n'aimait pas à la raconter. Mme la Grande-Duchesse ne l'a jamais sue et ne la sait point encore ; son esprit en serait frappé. J'écrivis cette soirée, ainsi que j'avais l'habitude de le faire pour les choses intéressantes ; autrement, je ne prenais souvent que des notes ».

Tel est le récit de Mme d'Oberkirch.

Cette vision est, assurément, des plus remarquables. Elle nous rappelle celle de Cazotte, en ce sens que celle-ci a été arrangée, après coup, par Laharpe. Elle provenait, néanmoins, d'une légende antérieure à la Révolution. Ici, la prémonition reste vague

comme dans son origine. Elle n'en a pas moins sa valeur. Mais ce qu'elle nous montre aussi, c'est qu'elle a été subjective, dans le cerveau même du voyant, rien en dehors de lui, puisqu'il longeait le mur et que son habit en garda les traces. Hallucination pure, intérieure, mais véridique, causée par une force mystérieuse extérieure à lui, agissant sur son esprit, — par l'aïeul Pierre-le-Grand, peut-être, — ou bien prémonition due au subconscient de Paul Ier lui-même. Notre science actuelle n'est pas encore en mesure de trancher la question.

Dans tous les cas, le czar Paul Ier a été assassiné fort jeune. Nos lecteurs trouveront ici avec intérêt les détails de cet assassinat. Je les tiens du célèbre physicien Raoul Pictet, dont la tante fut témoin oculaire de ce drame historique. Cette tante est morte en 1869, à l'âge de 93 ans, ayant conservé jusqu'à cette extrême vieillesse la plénitude de ses facultés intellectuelles. Comme jeune fille de la noblesse livonienne (née comtesse Sievers) elle avait été admise au palais en qualité de demoiselle d'honneur de l'impératrice. Voici ce que Raoul Pictet a écrit sur cette histoire :

« Les quelques mois qui terminèrent le règne de l'empereur Paul Ier furent signalés par des excentricités touchant à la folie.

Ce monarque, pris de la folie des grandeurs, faisait, par exemple, arrêter les voitures et les traîneaux dans la rue et il obligeait tous ses vassaux, seigneurs, nobles et vilains, à descendre sur la chaussée et à se mettre à genoux sur son passage !

L'entourage de l'empereur, avait décidé d'obtenir, de gré ou de force, son abdication.

Quelques jours avant l'exécution du complot du palais, ma tante s'aperçut d'une certaine agitation dans les salons et pendant les réceptions.

Diverses phrases échangées à voix basse, des allures suspectes, des conciliabules dans les coins des appartements ne lui avaient pas échappé.

L'empereur aussi devinait que quelque chose se préparait contre lui et paraissait se tenir plus réservé, comme sur ses gardes.

Le soir même de l'attentat, il y avait grande cour au palais ; tout le monde officiel et le corps diplomatique étaient invités.

Les indices précurseurs devenaient si évidents que vers minuit, ma tante, rentrée dans ses appartements, donnant sur le long corridor du Palais d'hiver (1), au lieu de se coucher, écrivit une longue lettre à son père, alors maréchal de la noblesse livonienne.

Elle s'était à moitié déshabillée ; les épaules nues et en simple jupon, elle écrivait à sa table.

Vers une heure et demie environ, un bruit insolite se fit entendre dans le corridor.

Ce corridor, fort long, traverse le palais de part en part et aboutit à l'appartement particulier de l'Empereur.

Saisie d'émotion et de crainte, ma tante prit rapidement son flambeau sur sa table et ouvrit la porte de sa chambre.

Au même instant le comte Paalen, grand chambellan, passait, fort agité, avec quatre autres seigneurs de la cour.

Que se passa-t-il alors dans la pensée de ma tante?

(1) L'historien russe Walisewski m'assure que c'était au palais Michel. — C. F.

Elle aimait à me narrer cette tragique aventure qui l'émotionnait encore tellement, soixante-quatre ans plus tard, qu'elle n'a jamais osé l'écrire.

« Je saisis mon flambeau, me dit-elle, et, poussée par une force dont je ne me rends pas compte encore aujourd'hui, je suivis le comte Paalen accompagné de ses quatre acolytes.

« Aucun d'eux ne s'étonna de me voir les suivre ainsi dans un costume si irrégulier.

« Nous marchâmes sur une longueur d'environ soixante mètres jusqu'à la chambre de l'Empereur.

« Les cinq hommes n'échangèrent entre eux que des gestes, pas une parole ne fut prononcée.

« Le comte Paalen pénétra le premier, sans frapper ; il tenait dans sa main un rouleau de papier blanc.

« Derrière lui marchait son collègue avec un flambeau à la main ; puis tous les autres et moi-même, nous entrâmes.

« L'Empereur Paul était à sa table, occupé à écrire.

« Evidemment il s'attendait à quelque chose et ses soupçons étaient éveillés !

« Le comte Paalen lui adressa la parole le premier : « Majesté, nous venons vous demander, pour le bien du pays et le vôtre, votre abdication ! »

« Votre santé vous condamne à la retraite, tous les médecins et nous tous sommes arrivés à cette conclusion que votre abdication est devenue nécessaire. Nous vous apportons l'acte à signer.

« L'Empereur se recula légèrement derrière sa table fort large.

« C'était un meuble lourd ; à gauche de l'Empereur un chandelier à cinq branches éclairait la lettre commencée ; sur le devant, un presse-papier en malachite était formé d'une grosse boule fixée sur un rectangle très massif.

« Pendant les paroles du comte Paalen, prononcées d'une voix ferme, les cinq hommes s'étaient avancés progressivement vers le bord de la table ; le second flambeau fut déposé à côté de l'encrier, tandis que l'Empereur placé de l'autre côté, se reculait involontairement pour augmenter la distance qui le séparait de ces hommes.

« Oui, dit-il, vous me manquez de respect, vous trouvez que je suis trop sévère avec vous et vous voulez prendre ma place pour la donner à mon successeur plus souple ; je m'opposerai... je m'opposerai... et en disant ces mots l'Empereur faisait reculer sa chaise vers la paroi contre laquelle il était presque adossé et qui touchait à la vaste cheminée où quelques tisons finissaient de brûler.

« Sire, nous voulons votre abdication à tout prix, nous l'exigeons pour le bien public.

« Tout en prononçant ces paroles, le comte Paalen, homme grand et fort, passe son bras par dessus la table avec assez de rapidité pour saisir la main de l'Empereur !

« Celui-ci se recula brusquement et tâcha avec son autre main libre d'ouvrir une porte, percée dans le mur derrière lui, porte dérobée par laquelle il espérait probablement s'évader.

« Ces secousses très violentes firent basculer la table ; les deux flambeaux placés

dessus tombèrent et s'éteignirent, et le comte Paalen s'emparant du presse-papier de la main droite, en frappa l'Empereur à la tempe, au moment où il l'attirait à lui de toutes ses forces !

« L'Empereur s'affaissa, le crâne brisé !

« On redressa la table, et le comte Paalen, aidé de ses complices, prit la main du mourant, lui mit une plume dans les doigts et signa ainsi l'acte d'abdication de l'Empereur Paul Ier.

« Pendant toute cette scène horrible, j'étais là, les yeux grands ouverts, immobile, stupéfiée et je tenais dans ma main le flambeau qui éclairait tout seul la chambre du crime !

« C'est à la lueur de ce flambeau que j'ai vu apposer cette signature posthume ! »

Le lendemain de cette sinistre aventure, ma tante quittait le palais et tombait malade d'émotion.

Plus tard, remise et se remémorant ces dramatiques épisodes, il lui a toujours été impossible d'analyser les causes efficientes de ses mouvements.

Elle m'a affirmé s'être sentie transformée en un automate dont tous les mouvements étaient *obligatoires*.

Il lui aurait été impossible d'agir d'*elle-même*.

Aucune *liberté consciente* ne lui restait !

Je signale ce fait pour la rareté du cas, car ma tante était une femme de grands moyens, de beaucoup de finesse d'esprit, comme la plupart des femmes du XVIIIe siècle, sachant s'observer et s'analyser elle-même avec droiture et sagacité.

J'ai pensé bien faire également de fixer cette page d'histoire ténébreuse, qui donne la véritable version de la fin si controversée de l'Empereur Paul Ier.

Ma tante, en effet, a été le seul témoin de la scène ; j'ai écrit sa narration comme sous sa dictée (1) ».

Ce dramatique épisode, rapporté par Raoul Pictet d'après un témoin oculaire, est d'une authenticité irrécusable. Il en est de même de la vision mystérieuse annonçant cette fin prématurée. En lisant ce drame, ne nous semble-t-il pas que la prémonition tragique se continue et se réalise? Nous avons ainsi là deux faits véritablement extraordinaires : 1° vision prémonitoire inexplicable et 2° Assassinat du czar Paul 1er dans un complot de sa propre cour. Leur réunion dans ce même cadre met de nouveau en présence devant notre esprit le problème de la destinée et du libre arbitre ; mais c'est surtout au point de vue de nos études psychiques qu'ils s'offrent ici à nos méditations.

CAMILLE FLAMMARION.

Libre arbitre et déterminisme

Le problème du libre arbitre et du déterminisme qui a soulevé et soulève encore tant de contradictions, me paraît souvent mal posé et les divergences de vues sur ce point, résultent surtout d'un malentendu. En réalité, il serait juste de dire que nous

(1) RAOUL PICTET, Etude critique du Matérialisme et du Spiritualisme par la physique expérimentale Genève, 1896. p. 415.

sommes à la fois libres et déterminés et cela dans une mesure qui varie avec notre degré d'avancement.

L'erreur des partisans du déterminisme provient, en général, de la part exagérée qu'ils font aux influences du milieu ambiant et de la dépendance où nous sommes de notre propre organisme. Elle provient aussi de leur étude incomplète des facultés et des actions de l'âme.

La réfutation de leurs théories se trouve non seulement dans la conscience, mais aussi dans les faits, et même dans la conduite de ceux qui s'en font les champions; car ils agissent comme des gens libres et parfaitement convaincus de leur propre liberté. On rencontre chez eux un manque de logique et des contradictions parfois singulières. C'est ainsi que, pendant longtemps, nous avons vu les rédacteurs d'un journal de Douai réclamer, en politique et en sociologie, la liberté la plus complète alors qu'ils en niaient le principe dans l'âme humaine et dans l'univers.

Un publiciste de talent, que j'apprécie pour sa vive intelligence et son esprit aiguisé, m'a opposé, à ce sujet, dans une feuille de la banlieue, une série d'arguments dont je n'ai eu connaissance que longtemps après. Ces arguments, les voici :

« Le déterminisme tire du spiritisme trois arguments de plus : 1° Si l'on peut prédire l'avenir le libre arbitre n'existe pas; 2° Si nous sommes forcés d'expier les fautes commises antérieurement, le libre arbitre n'existe pas; 3° Si les Esprits peuvent agir sur nous à notre insu — et ils le peuvent — nous ne sommes pas libres. »

La réponse à ces arguments est tellement élémentaire que nous nous étonnons de voir un écrivain spirite la provoquer. En effet, tous ceux qui admettent les existences successives de l'âme et la loi d'évolution savent que les actes de notre passé et leurs conséquences constituent la trame de nos destinées. Le passé et l'avenir sont entre eux comme les rapports de cause à effet. Il suffira donc de connaître le passé, dans ses traits essentiels, pour pouvoir prédire l'avenir qui en est la résultante. C'est seulement le cas de certains clairvoyants ici-bas, mais dans la vie de l'espace, cette connaissance est beaucoup plus générale parmi les Esprits et ceux-ci peuvent en communiquer l'intuition aux hommes.

Notre libre arbitre ne s'en trouve nullement entravé car ces actes ont été accomplis en toute indépendance et il est juste et logique que nous en ressentions les effets bons ou mauvais.

C'est par là que peu à peu notre jugement, notre caractère se forment, que notre éducation se poursuit et que l'être s'affirme dans sa conscience et sa personnalité.

Les Esprits nous influencent, cela est certain, mais nous avons toujours le pouvoir d'accepter ou de repousser leurs suggestions. Si nous y obéissons, c'est parce qu'elles trouvent en nous des tendances analogues, des prédispositions favorables.

On le voit, la question du libre arbitre se relie étroitement au problème de l'évolution. Ainsi que je l'ai démontré dans mes ouvrages (1) à mesure que l'être s'élève sur l'échelle des existences et des mondes, que ses facultés grandissent et que sa conscience s'éclaire, le champ de sa liberté s'accroît en même temps que sa participation à l'œuvre universelle.

C'est du moins ce qui résulte des enseignements de mes guides, recueillis depuis

(1) Voir le « Problème de l'Etre et de la Destinée », chapitre XXII.

quarante ans en des milieux et par des médiums divers, ainsi que de mes observations personnelles sur la nature et le caractère de l'homme. « Le libre arbitre, nous dit une Entité de l'espace, a pour but de canaliser toutes les passions. Par l'évolution continue de l'âme, celle-ci arrive à ressentir de plus en plus l'influence de l'amour divin dont les radiations la pénètrent et développent en elle des sentiments de bonté et de justice. »

Il ne faut donc pas voir là une affaire de sentiment, comme le dit mon contradicteur, mais un ensemble de faits régis par des lois.

La croyance au libre arbitre est génératrice d'énergie. En même temps qu'elle nous donne une compréhension plus nette de nos responsabilités et de nos devoirs, elle nous fournit les moyens de coopérer plus efficacement au progrès de l'humanité.

Le libre arbitre est le moyen, le pouvoir donné à l'homme de conquérir la liberté, celle-ci devant être le résultat de ses efforts. Ainsi chacun acquiert le mérite de l'avoir conquise. Toute l'histoire n'est que le lent et douloureux effort de l'homme pour s'affranchir du joug de la matière et des servitudes sociales.

De siècle en siècle nous voyons peu à peu cette liberté se réaliser dans le monde, en même temps que l'esprit s'affine et s'élève, et c'est en cela que se manifeste toute la beauté et la grandeur de l'œuvre humaine. Dieu, dans sa sagesse infinie, a disposé toutes choses de telle façon que l'âme puisse édifier elle même, à travers les temps, sa puissance et sa félicité.

*
* *

Mon contradicteur invoque, en faveur du déterminisme, les témoignages de Spinoza, Schopenhauer, Taine et Voltaire. Or, ces témoignages, nous les récusons absolument. L'opinion de ces illustres penseurs sur ce point est sans valeur à nos yeux puisqu'ils ont ignoré ou méconnu la loi des existences successives qui, seule, élucide cette grave question.

Nous préférons de beaucoup en ce qui concerne le passé nous reporter à la sagesse de nos ancêtres, bien mieux renseignés sur tous les grands problèmes de la vie et de la mort que ne le furent les philosophes susnommés. Nous aimons à invoquer la pure doctrine de notre race celtique, formulée dans les *Triades*, et dont le spiritisme Kardéciste n'est que la résurrection après des siècles de silence et d'oubli. La *Triade* vingt-quatre ne dit-elle pas : « *Abred* et *Gwynfyd* (terre et ciel) nécessité et Liberté ; mal et bien ». Toutes choses restant en équilibre et l'homme ayant le pouvoir de choisir entre l'un et l'autre selon sa volonté.

On lit aussi dans la *Triade* vingt-deux : « Trois choses simultanément créées : L'homme, la lumière, la liberté ». Enfin la première triade qui pose la liberté comme un des trois principes de la vie universelle et résout en peu de mots toutes les difficultés du problème : « Trois unités primitives : un Dieu, une vérité, un point de liberté où s'équilibrent toutes les oppositions. »

Aux conceptions orientales, qui se sont glissées parmi nous sous le couvert soit du matérialisme, soit de la scolastique, à ces traditions de l'âme asiatique courbée sous des fatalités séculaires, façonnée à tous les despotismes, qu'ils viennent d'en haut ou d'en bas, nous opposons énergiquement la plus haute expression du génie de notre race celtique, c'est-à-dire : la liberté humaine. Elle rehausse la dignité de l'être,

développe sa confiance et sa volonté, stimule ses initiatives et ses progrès.

Consacré par tant de révolutions, c'est le principe de liberté qui a fait plus grande et plus belle l'œuvre de la France, assuré son prestige et le rayonnement de sa pensée dans le monde.

Tandis que le déterminisme, en supprimant toute sanction de nos actes, en détruisant la notion de responsabilité en arrive, dans ses dernières conséquences, à justifier tous les abus, tous les excès et même tous les crimes.

Quoiqu'il advienne, nous nous en tiendrons à ces déclarations. Nos contradicteurs nous signifiant d'avance que nous chercherions inutilement à les convaincre. C'est bien moins pour eux que pour les lecteurs habituels de cette revue que nous écrivons ces lignes afin de les mettre en garde contre les infiltrations déprimantes d'une doctrine qui, si on la prenait à la lettre et dans son sens absolu, découronnerait l'âme humaine de ses plus belles qualités et la jetterait désarmée et désemparée au milieu des luttes de la vie et des courants de l'adversité.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, nous restons fermement attachés à la doctrine Kardéciste qui s'adapte mieux que tout autre aux besoins de notre temps et réussira plus efficacement à éclairer et à améliorer l'humanité. Nous défendrons avec énergie « ce point de liberté », ce principe gravé en nous et qui seul assure et consacre la prédominance de l'idée sur la force aveugle, le triomphe final de l'esprit sur les puissances obscures et fatales de la matière.

***

Insistons encore, en terminant, car la question qui nous occupe est capitale et souveraine. Il s'agit non seulement du libre arbitre, mais aussi de la liberté elle-même dans son principe et dans ses applications. C'est en vertu de ce principe, c'est au nom de ce droit sacré que notre pays, conscient du grand rôle qui lui incombait, a combattu encore récemment pendant cinq ans pour sauver cette civilisation occidentale, imparfaite sans doute, mais qui s'inspire de ces nobles vues. C'est pour cela que 1.500.000 des nôtres sont tombés pour sauver la liberté menacée.

Or, tout ce que ces événements ont ajouté de prestige et de gloire au renom de la France, au prix de tant de conflits sanglants, on nous demande d'y renoncer au nom d'un vague déterminisme ! Ne serait-ce pas limiter l'esprit dans son essor et faire reculer les siècles ?

Non, les spirites français ne renieront pas les traditions de notre race, tout un passé de luttes et de sacrifices ; ils n'oublieront pas les souffrances endurées par tant de héros et de martyrs au profit d'une cause sacrée. Ils rejetteront résolument ces théories déprimantes du déterminisme qui amollissent les courages et ruinent la dignité humaine.

(A suivre) LÉON DENIS.

Au sein de l'épreuve

Faisons ensemble notre confession, dût-il en résulter un peu de malaise. N'y aurait-il pas en vous, quoiqu'on ne puisse pas suspecter votre sincérité, deux person-

nages presque inséparables, un personnage pour ainsi dire officiel que vous affichez volontiers et un autre plus intime dont il vous serait pénible de faire l'étalage, mais qui perce plus ou moins, malgré vos précautions pour le tenir caché? Sous votre *credo*, ferme en apparence comme un roc, vous sentez par moments l'abîme du doute. Si vous étiez toujours également convaincu, les gens qui raisonnent vous prendraient pour un esprit vulgaire, incapable d'écouter les objections et paresseusement installé dans l'abri précaire d'un dogme qu'il ne veut pas discuter, de peur d'être obligé d'en sortir. On mettrait au-dessus de vous l'homme de conscience plus délicate qui ne craint pas d'avouer les défaillances de sa raison, parce qu'il aime avec passion la vérité.

Devant les drames de la destinée, vous avez parfois des accès de révolte, en éprouvant la satisfaction du condamné qui maudit ses juges. A quoi cela vous sert-il? Les événements suivent leurs cours et la plaie de votre âme est plutôt envenimée ; vous y gagnez de vous enlaidir. Il serait néanmoins déplacé de vous blâmer sans aucune espèce de pitié, quoique vous n'ayez pas le mérite de la résignation, parce que vous êtes malheureux. Vos accusateurs, s'ils sont exempts de cette faiblesse, feront mieux de se surveiller dans la crainte de faillir à leur tour.

Un spectacle plus beau nous est offert par le stoïcien délibérément soumis aux rigueurs du sort. Il a pris le parti de vouloir ce qui lui arrive, car la nature est sous l'empire de lois contre lesquelles nos imprécations sont impuissantes. La sagesse consiste dès lors à accepter sans murmure l'ordre établi, avec l'ambition, en s'y adaptant, de n'en être pas accablé. Ayons le courage de le dire, des orthodoxes entichés de leur supériorité dussent-ils s'en offenser : vous connaissez des mécréants qui déploient dans l'adversité une force de caractère qu'on ne découvre guère chez certains dévots. Ceux-ci, dès que l'épreuve s'appesantit sur eux, présentent tous les signes de l'abattement, comme s'ils n'avaient cherché dans la piété qu'un supplément de bien-être, épicuriens confits en patenôtres à qui Dieu, en récompense de leurs génuflexions, devrait accorder les plaisirs de la terre par anticipation des félicités du ciel. Détournons-nous pour nous incliner respectueusement, quoique très opposés à leur doctrine, devant des athées d'une moralité exemplaire, capables de grands dévouements et forts. En leur rendant la justice qui leur est due, nous nous améliorons. N'étant point soutenus par l'espérance d'un Au-delà où les misères de ce monde seront réparées, ils apportent dans la pratique de la vertu un désintéressement qui la rend plus étonnante. Après m'être imposé l'obligation de les admirer, je me sens plus libre de faire une restriction. Leur morale a la beauté d'un glacier dans le voisinage duquel on n'est guère tenté de fixer sa résidence, parce qu'il y manque des ressources indispensables. Il faut à l'affligé un horizon plus étendu. Si je n'ai, pour me réconforter dans la détresse, que l'avantage de me roidir courageusement, je n'ose jeter la pierre aux désespérés qui maudissent le jour de la naissance. Je consens à me soumettre, pourvu que la destinée ait un sens raisonnable et que l'explication de mes tourments me soit réservée dans une autre économie.

Je me tourne de préférence vers la religion, en enviant la sérénité des vrais croyants dont les actes ne démentent pas les paroles, désireux de découvrir sous les préjugés l'âme de vérité qui les ennoblit. Des raisonnements qui parurent irrésistibles à nos ancêtres ne répondent plus à nos besoins de logique et à notre notion de la justice,

sans que l'on soit fondé à chercher la cause de ce revirement dans une perversion de la conscience. Un Dieu courroucé, qui exige, pour pardonner au pécheur, le sang d'une victime innocente, son propre fils ; un enfer éternel pour les méchants, sans aucun espoir de relèvement et d'amélioration ; un ascétisme proscrivant les joies les plus légitimes dans le but d'apaiser un Juge implacable, cette théologie ne vous semble-t-elle pas désormais inassimilable, et doit-on s'étonner que tant de braves gens, cultivés et sensés, n'aillent plus régulièrement dans les édifices où on la présente comme une révélation surnaturelle? Cependant, malgré le dépérissement de la foi, ils sont nombreux les fidèles qui, imparfaitement soumis aux directions de l'Eglise, puisent dans le catéchisme élagué une substance réconfortante, la croyance à un ordre profond voulu de Dieu grâce auquel le triomphe final du bien est assuré et la perspective d'une vie future où les bonnes œuvres produisent naturellement des conséquences favorables. Voilà des idées fondamentales qui, enchassées dans l'enseignement du Christ, font de la religion, quelles que soient les défectuosités du dogme, une incomparable source de consolations. Observez, sans la passion de dénigrement qui obscurcit le jugement d'un grand nombre de libres-penseurs, les milieux où la foi répand sa bienfaisante influence, vous y verrez des âmes doucement résignées. Ces gens ont leurs faiblesses dont ils sont les premiers à s'accuser; mais la tenue générale de leur conduite est celle d'un homme sérieusement armé pour la lutte contre l'adversité. Pour ne pas en convenir, il faudrait que l'esprit sectaire nous eût rendu incapable de discerner le mérite de nos contradicteurs, grave défaut qui mène à l'appauvrissement spirituel. Les bonnes, les belles consciences, honneur et parure de l'humanité, qu'on rencontre dans les diverses Eglises, catholique, protestante, israélite, musulmane, boudhiste ! Elles ont un air de santé et de vigueur qui se reflète sur la physionomie. Je ne puis m'empêcher de leur témoigner ma sympathie, même lorsque je les sais aveuglément excitées contre mes principes.

Je leur reprocherai de ne pas s'efforcer de comprendre l'importance du spiritisme à qui tant d'affligés doivent aujourd'hui le bienfait de s'être réconciliés avec la vie. On le combat au nom de la religion et la religion n'a pas de meilleur auxiliaire. J'ai entendu un prédicateur dire, à propos de lui, avec une pointe d'agression : « Notre foi nous suffit! » Eh ! monsieur le polémiste, on n'en doute pas, puisque vous l'affirmez, et je me garderais bien, si j'en avais le pouvoir, de troubler votre sérénité, en essayant de vous démontrer que vos raisons de croire à la survie, décisives pour vous, ne le sont pas pour une multitude toujours croissante de vos paroissiens. On en cite, parmi ceux-ci, qui du matérialisme sont allés au spiritisme, parce que des faits, inexplicables sans l'intervention de personnalités invisibles, les ont convaincus de la réalité de l'Au-delà. D'autres avaient une vague croyance ; maintenant cette croyance est devenue plus adhérente à leur âme en prenant un caractère positif. Depuis qu'ils ont été initiés aux merveilles de la science psychique, ils sont si transformés qu'on ne les reconnaît presque plus. Il y aurait de l'inconvenance à vouloir, par des arguments assaisonnés de raillerie, détruire l'abri où, sans nuire à votre liberté, ils ont trouvé le repos ; il y aurait peut-être aussi de l'imprudence, car bon nombre d'entre eux, quoique ridiculisés, ont sur la plupart des moqueurs la supériorité de mieux connaître la question qu'ils tranchent souvent avec moins de décision, parce qu'ils l'ont davantage approfondie. Naïvement on se croit invincible en se retranchant dans le sens commun qui, après mille

inventions si étonnantes, a la sottise de repousser d'emblée, comme absolument invraisemblables, de nouvelles découvertes. Le spiritisme fournit à ses adeptes sérieux un moyen, non de supprimer l'épreuve, mais d'en adoucir l'amertume, de manière à empêcher la désolation de finir en désespoir. Il n'a nullement la prétention de supplanter le christianisme ; il aspire à en continuer la tradition en rénovant le dogme, à débarrasser la religion de Jésus des excroissances de la théologie et à donner du merveilleux de l'Evangile une interprétation conforme à la Science.

S'il nous aidait à mieux supporter la maladie, le deuil, la pauvreté, l'injustice, quelle reconnaissance ne lui devrions-nous pas? Le prêtre, par état, fulmine contre lui ; heureusement son opinion, quoique prononcée sur le ton de l'infaillibilité, est des plus discutables, et les anathèmes, qu'ils émanent de la chaire ou du confessionnal avec approbation du Saint-Office, n'émeuvent plus guère une foule de gens qui, par habitude, vont encore à la messe. Un pénitent disait récemment à son confesseur qu'il lisait des livres spirites. « Vous feriez mieux, lui fut-il répliqué, de lire de mauvais livres. » Nous pouvons certifier le fait. Or le pénitent, très éprouvé par une cruelle maladie, au lieu d'acheter chez le libraire des romans licencieux, se délecte plus que jamais de la littérature prohibée, et il se sent si réconforté qu'il n'éprouve pas du tout le besoin d'implorer l'absolution.

ALFRED BÉNÉZECH.

Anniversaire d'Allan Kardec

Une foule compacte se pressait dimanche 3 avril, autour du dolmen, élevé au Père Lachaise, à la mémoire d'Allan Kardec.

Tous étaient venus là apporter au Maître le tribut de leur vénération, de leur reconnaissance. Le soleil, lui aussi, voulait être de la fête et inondait cette scène touchante de sa lumière éblouissante.

Plusieurs discours ont été prononcés :

M. Barrau, trésorier de l'Union Spirite française, a lu, au nom du président de l'Union Spirite et de la Société française d'Etudes des phénomènes psychiques, M. Delanne, retenu chez lui, le discours qui suit :

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y aura aujourd'hui exactement 38 ans, que, pour la première fois, j'ai eu l'honneur de prendre ici-même la parole pour apporter, à notre Maître ALLAN KARDEC, l'hommage de ma respectueuse admiration.

A cette époque, déjà lointaine, le Spiritisme était encore peu connu du grand public, car il avait à vaincre les préjugés, les railleries, et les anathèmes de ses adversaires coalisés. On avait fait autour de lui la conspiration du silence. Mais la vérité porte en soi une force irrésistible et elle s'est manifestée par l'adhésion, que depuis ce moment, un grand nombre de savants sont venus apporter à notre jeune science. Les noms de HODGSON et de HYSLOP se sont ajoutés, en Amérique, à ceux des pionniers qui s'appelaient ROBERT HARE, MAPES, le Grand Juge EDMONDS et Richard DALOWEN. En Angleterre, après CROOKES, Alfred RUSSEL WALLACE, nous avons eu la joie de voir

un psychologue aussi éminent que Frédéric MYERS, nous donner une adhésion pleine et entière, ainsi que le professeur BARRETT, Sir OLIVER LODGE, et aujourd'hui le grand romancier anglais CONAN DOYLE, lequel, avec un dévouement inlassable, expose devant le grand public les consolants enseignements de notre doctrine. La conversion de LOMBROSO, en Italie, les adhésions du professeur BOTAZZI, de l'astronome PORRO, de M. BOZZANO, la création, en France, de l'Institut Métapsychique International prouvent, d'une manière évidente, que nos efforts n'ont pas été vains, et, ainsi que le disait déjà Victor MEUNIER : « Le Spiritisme pousse haut et dru sur les ruines du Matérialisme agonisant. » C'est qu'en effet, le terrible problème de la Mort, qui a tourmenté des légions de penseurs à tous les âges de l'humanité, est maintenant résolu.

Le Spiritisme s'est, en réalité, frayé une route nouvelle parmi les sciences qui ont pour objet l'étude de l'Ame Humaine.

Délaissant les obscurités de la métaphysique, les discussions purement philosophiques, les affirmations des dogmes, il a abordé directement le problème de l'existence de l'âme en le plaçant sur le terrain de la recherche expérimentale. C'est là ce qui caractérise sa méthode et qui lui confère une autorité que rien désormais ne saurait détruire.

La gloire d'Allan KARDEC est d'avoir su discerner, dès l'origine, l'immense efficacité de cette méthode. En effet, ce n'est pas par la psychologie que l'on peut atteindre l'intimité du MOI pensant, mais c'est au moyen de ses manifestations extérieures. C'est pourquoi, les écoles matérialistes, en négligeant systématiquement ce qui semblait déborder le cadre de la physiologie, se sont laissées enliser dans les erreurs du Mécanisme le plus grossier.

L'Ame Humaine démontre son existence pendant la vie par des manifestations extra-corporelles, telles que : la transmission de la pensée, la vue à distance, l'action physique extra-corporelle, et la connaissance anticipée de l'avenir.

Ces phénomènes ont été décrits par Allan KARDEC avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, et les travaux de la Société Anglaise de Recherches Psychiques, depuis 30 années, ont confirmé entièrement les enseignements de notre Maître, tout en baptisant les phénomènes de termes grecs (télépathie, télékinésie, etc.) qui n'ajoutent rien à leur valeur. C'est par l'expérimentation spirite proprement dite et au moyen des diverses formes de médiumnités que l'on acquiert la certitude.

L'Ame Humaine n'est plus une vague entité, une sorte d'expression verbale. C'est un être réel qui, dans l'Au-delà, possède un corps éthéré qui lui assure, avec son identité, la possibilité d'entrer en rapport avec le nouveau milieu qu'il doit habiter, la réalité s'étendant bien plus loin que ce que nos sens nous ont permis d'en découvrir.

Les grands Esprits qui assistaient notre Maître Allan KARDEC, lui ont révélé qu'il existe un monde fluidique plus étendu et plus varié que le monde physique que nous connaissons ici-bas, et les progrès de la science contemporaine ont pleinement confirmé cet enseignement par la découverte de la matière radiante, des rayons X et des phénomènes de la radio-activité.

Comment n'aurions-nous pas confiance dans ces instructeurs spirituels qui ont devancé d'un demi-siècle la marche de la science officielle !

Mais c'est surtout au point de vue philosophique que le Spiritisme nous ouvre

des horizons immenses et grandioses. Nous avons maintenant la certitude que la vie individuelle se développe au moyen des vies successives, alternativement sur la Terre et dans l'Espace, que la loi du progrès dirige l'Univers entier, qu'il règne dans l'Au-delà, une justice infaillible, qui proportionne la situation de chaque individu à la mesure de ses efforts pour s'élever sur l'échelle des êtres.

La loi morale a des sanctions aussi effectives dans l'Au-delà, sur les êtres spirituels, que les lois physico-chimiques en ont sur la matière. Rien n'est abandonné au hasard ou à l'arbitraire. Une harmonie grandiose règle toutes les manifestations des êtres qui peuplent l'Infini, et nous avons la certitude que tous, nous sommes appelés à parvenir un jour vers ces régions supérieures, où tout est Justice, Science, Vérité et Amour.

Répandons donc autour de nous ces consolantes vérités, car lorsqu'elles seront bien comprises, elles auront sur notre état social une influence décisive, pour amener entre tous les membres de la Société la réalisation de ces mots : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, qui passeront du fronton des monuments dans le cœur de toutes les nations, pour les revivifier et leur faire enfin comprendre la grande loi d'Amour que le Christ est venu prêcher il y a 2.000 ans déjà.

C'est donc remplir un devoir que d'apporter chaque année au grand initiateur que fût Allan KARDEC l'hommage de notre reconnaisance.

Quand son œuvre aura été diffusée dans les masses, ce sera un hommage universel que les peuples rendront à sa mémoire comme à celle d'un des plus grands bienfaiteurs de l'Humanité. GABRIEL DELANNE.

M. Paul Bodier, secrétaire général de la Société Française d'études des phénomènes psychiques, fait un chaleureux appel à la solidarité de tous les spirites :

« En collaboration avec tous les hommes de bonne volonté, travaillons sans relâche, aidons-nous, aimons-nous surtout les uns les autres, nous aurons ainsi plus de force pour proclamer la vérité. Laissons les pauvres, ceux qui n'ont que leur amour et leur foi, collaborer plus étroitement à l'œuvre de rénovation que poursuit le Spiritisme et demandons de toutes nos forces au Maître de seconder nos efforts, d'éclairer nos consciences pour devenir les apôtres véritables du Spiritisme, apôtres de sa beauté, de sa grandeur, de sa valeur éducative et de ses bienfaits. »

M. Ernest Gaudeau adresse ce sonnet au grand apôtre :

Au pied de ce dolmen, où s'enlace le lierre,
Symbole de nos cœurs pour ton cher souvenir,
Nous venons célébrer ta bonté familière
Et ton nom glorieux que nul n'a pu ternir.

O Maître sans orgueil, sous ta noble bannière
Les spirites du monde ont fini par s'unir.
Ta croyance grandit, gagne la terre entière
C'est la religion de l'immense avenir !

Qui ne connaît d'ailleurs ton précepte sublime
« Hors de la Charité, point de salut », maxime
Que tu suivis toujours avec fidélité.

Divin consolateur, placé sur notre route,
Frère aimé, dont l'esprit radieux nous écoute,
Nous te vénérons tous dans l'erraticité.

ERNEST GAUDEAU.

M. Auzeau lit une jolie poésie, que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire faute de place.

M. Barrau, en son nom personnel, incite les spirites à avoir confiance en eux-mêmes et à ne pas se laisser décourager par l'indifférence de la foule. « Le temps fera son œuvre, la semence germera. Pénétrons-nous chaque jour davantage des principes philosophiques et moraux que le Maître, inspiré par ses grands guides, nous a enseignés ; nous arriverons ainsi à établir, sur des bases raisonnées, notre foi qui, seule peut conduire les hommes à la pratique des vraies vertus. »

Toutes les personnes présentes à cette cérémonie, imposante dans sa simplicité, ont parues fortement impressionnées.

Les nouvelles qui nous parviennent des divers centres spirites nous font connaître que, partout, l'anniversaire d'Allan Kardec a été célébré, par ses disciples, avec beaucoup d'enthousiasme et de reconnaissance.

L. R.

Un admirable cas de clairvoyance

Nous avons reçu la lettre suivante : *Montmorency, le 22 mars* 1921.

Monsieur le Directeur de la Revue Spirite.

Je vous adresse sous ce pli, — estimant qu'il peut être d'un intérêt général pour vos lecteurs et présumant que vous partagerez mon avis, — le procès-verbal d'une séance qui eut lieu le 4 mars dernier et au cours de laquelle Mme Briffaut m'a donné des preuves, que j'estime absolument remarquables, de ses facultés de clairvoyance et de clairaudiance. J'affirme ici que, dans cette relation écrite, je n'ai rien ajouté aux saisissantes déclarations qui me furent faites et que je pris soin de transcrire immédiatement après avoir quitté Mme Briffaut pour me protéger contre « ces altérations de mémoire involontaires, cette tendance irrésistible et inconsciente à l'exagération, quand il s'agit du récit de faits merveilleux» tous défauts bien humains dont parle, avec juste raison, le Bulletin de l'Institut Métapsychique international, *en son fascicule d'octobre* 1920. *Je certifie donc que, dans le texte ci-joint, je ne dis que ce que j'ai entendu. Il y manque seulement ce qu'il est impossible d'y mettre, d'abord l'expression de tragique horreur qui anima la voix de Mme Briffaut pendant que la vision se déroulait, et enfin un certain nombre de déclarations d'ordre intime, dont, je l'assure, l'exactitude parfaite ne saurait être contestée.*

Veuillez trouver ici, M. le Directeur, l'assurance de ma plus haute considération.

MATHILDE P. FORTHUNY.

Ignorée de Mme Briffaut, ne la connaissant que par les articles du *Bulletin de l'Institut métapsychique* et ayant eu quelque peine à découvrir son adresse, je me

présentais chez elle, fin février, afin de prendre un rendez-vous. Il fut fixé au 4 mars. Ce jour là, dans la matinée, sans que, prudente, j'aie, depuis le seuil, prononcé plus de deux phrases parfaitement incolores, la séance commença aussitôt.

Plusieurs prénoms sont d'abord entendus et me sont redits. Ils correspondent tous à des personnes de ma famille et sont accompagnés de commentaires précis et exacts pour la plus grande part.

Les traits essentiels de ma nature, de mon caractère sont rappelés, et, là, encore, le portrait est fidèle. Puis, brusquement, nous entrons dans le drame.

Je recopie sans commentaires.

Mme B. — Vous avez un fils, quel âge?

Moi. — Vingt-six ans.

Mme B. — Je l'entends. Je ne le vois pas. Votre belle-mère, Jeanne, morte, me dit qu'il est là près de vous, qu'il est en vous. Oh ! quelle force il a pour se faire entendre ainsi! Je distingue : « Ma mère bien aimée ! » Mais..... il est dans l'astral, il est mort. Que de fluides, quelle puissance ! Quand vous a-t-il quitté?

Moi. — Il y a deux ans.

Mme B. — Que se passe-t-il? Pourquoi tout ce bruit? C'est une fête? Pourtant on tire des coups de fusil ; j'entends des coups de pistolet. Que de détonations! Que signifie ce tumulte? Oh! je vois votre fils, par terre, que de sang!... oh! tout ce sang! Le sang ruisselle sur son visage . . Alors, c'est un assassinat ! C'est sur lui que l'on a tiré?... Ah! quelle douleur je ressens dans les jambes! Oh ! le pauvre enfant, il a les jambes brisées ! (*trouble profond*).

« Je ne comprends pas ! Non, non, il se suicide. . . Cependant, ce n'est pas cela : il meurt en héros. La guerre est finie, ce n'est plus la guerre ! Et, toujours ces chants, ces cris d'enthousiasme. On danse, on danse encore....

« Des drapeaux, que de drapeaux ! Mais, c'est à l'étranger? Dites-le moi donc, comment est-il mort? Dans quel pays?...

« Maintenant, je le distingue mieux. Il se relève, il hausse les mains. Quelles jolies mains blanches ! Il fait tomber tout le sang qui inonde sa figure — (*Mme B. imite le geste*) — puis, d'un mouvement de tête, comme cela (*Mme B. reproduit exactement le port de tête de mon fils rejetant ses cheveux*) il renvoie ses longs cheveux châtains en arrière, il dégage son front. (*court instant de silence*).

« Qu'il est beau ! On l'applaudit. Mais, sa fin est une réelle apothéose.

« Que de mouvement autour de lui ! Quel courage il a eu ! Et quelle âme! Il vous dit, en ce moment : « Ne pleure plus. C'est toi qui m'a fait ce que je suis ; tu m'as donné ta vie ; ton âme est mon âme. »

« Comme il vous aimait ! Il était artiste, poète ; les vibrations qui me transmettent ses paroles m'arrivent avec une cadence rythmée : c'est de la poésie, de la musique (1) (*Mme B. se balance lentement et, de la main, dessine dans l'air la courbure changeante de la vague*).

« Il vous dit encore : « Tu m'as élevé où je suis, je te soutiendrai ».

(1) Mon fils était artiste, de tempérament et de profession. En outre, il écrivait des proses émues, inspirées de l'amour de la nature. Dans le second semestre de 1920, il a dicté, à un médium écrivain, de nombreuses pages d'une grande profondeur de pensée, prolongation, *dans l'astral*, de ces dons poétiques qu'il avait manifestés pendant sa vie terrestre.

« Oh ! il ne pouvait plus vivre ; personne n'aurait pu l'aimer comme vous l'aimiez. Il reste l'objet de toutes vos pensées. Vous ne l'appeliez point par son prénom entier, mais par un diminutif. Je lui demande ce nom ; je l'entends mal. Il me fait signe, en riant — il devait être très taquin — qu'il ne veut pas le dire (1). Ne pleurez pas un tel enfant. Vous l'aimiez d'une tendresse unique. Il était près de vous quand vous avez appris sa mort. Il vous dit, en ce moment : « Avant de mourir, *le temps d'une seconde*, j'ai pensé à toi » (2). Et il ajoute un dernier mot : « Dans peu de temps, maman aura la preuve de ce que je vous dis en ce moment » (3). C'est tout.

*
* *

Un récit sommaire des circonstances qui causèrent la mort de mon fils Frédéric soulignera la valeur de cette séance magnifique.

Le 25 juin 1919, dans la matinée, à Galatz (Roumanie), le télégraphe confirmait la nouvelle que l'Allemagne acceptait de signer le traité de Paix. Aussitôt, pavoisement de la ville, joyeux coups de fusils à l'orientale, chants, danses, enthousiasme. Les couleurs roumaines, polonaises, grecques, serbes, italiennes, les couleurs françaises, enfin, flottent à tout es les fenêtres. La ville est en fête.

Le sous-lieutenant pilote aviateur Frédéric Forthuny prend la décision de porter notre drapeau plus haut que tous les autres. Il fait confectionner plusieurs oriflammes ; il les attachera à son avion, et, au-dessus de la ville, il montrera, ailée, la victoire française. Vers le soir, tout est prêt.

A six heures moins cinq, l'avion se détache de la terre. Radieux, celui qui le conduit a serré des mains. Son cœur est tout rempli de la joie de voir l'humanité délivrée de la guerre. C'est son rêve fraternel, enfin réalisé, qu'il va conduire dans le ciel. Toute la population le suit des yeux. Il risque les plus redoutables audaces. On l'acclame de toutes les terrasses, de tous les carrefours. Il va redescendre, il redescend. Il termine par un dernier exercice, qu'en langage professionnel, on appelle un *tonneau* : Il est six heures quinze... Alors, les oriflammes s'enroulent à l'appareil et provoquent l'accident mortel. Le sous-lieutenant Frédéric Forthuny, enveloppé dans les drapeaux, tombe au milieu du cimetière.....

Il est mort, le visage mutilé, en sang, les jambes brisées.

C'est cette fin de journée, du 25 juin 1919, que l'Esprit de mon fils retraça devant Mme Briffaut, dans la matinée du 4 mars 1921.

MATHILDE P. FORTHUNY,
22 mars 1921.

(1) J'appelais mon fils : Fred, diminutif de Frédéric.

(2) Au cours de sa vision, Mme Briffaut n'avait pu exactement définir la cause de la mort. Je lui dis, à ce moment, les circonstances dans lesquelles périt mon fils et qui sont relatées ci-après. Alors, elle déclara, en une seconde et courte vision-audition : « Je le revois. Sa chute fut provoquée par quelque chose qui a *coincé*... peut-être le moteur..... » Postérieurement à ma visite à Mme Briffaut, j'eus l'occasion de rencontrer fortuitement un jeune spirite convaincu, M. Henri Labesse, ex-lieutenant à l'armée d'Orient, et qui, à Galatz, le 25 juin 1919, avait vu tomber son camarade Forthuny. M. Henri Labesse me dit : « L'opinion générale fut que les oriflammes, dans la fatale et dernière évolution, s'enroulèrent aux commandes qui furent *coincées*, par ce fait et qui n'obéirent plus. » Et il ajouta : « On vit très bien que le pilote, essaya, le *temps d'une seconde*, de redresser son appareil, mais il ne put y réussir. » C'est, pendant cette *seconde*, qu'avait mentionnée Mme Briffaut, que mon fils me décerna sa suprême pensée. — Cet officier m'a, en plus, expliqué le caractère vraiment *oriental* de la fête de Galatz (voir plus loin), caractère que je ne soupçonnais pas, et que, certainement, je n'avais pu suggérer subconsciemment à Mme Briffaut.

(3) Ceci laisse nettement pressentir la rencontre, qu'en effet, je fis du lieutenant Henri Labesse et les détails qu'il me révéla.

Monsieur le Directeur, *Montmorency,* 3 *avril* 1921

Permettez-moi d'ajouter cette courte lettre à la relation que vous adressa, il y a quelques jours, Mme Forthuny, concernant sa visite à Mme Briffaut.

Le mercredi 30 *mars je me présentai, à mon tour, chez Mme Briffaut. Certainement inconnu d'elle, je suis accueilli aussitôt et la « séance » commence. Je ne dis pas un mot. Mme Briffaut déclare, l'instant d'après : « On me crie « Jeanne, Jeanne ! » c'est le nom de votre mère. J'ai déjà entendu crier ce nom lors de la visite récente d'une dame qui est « la mère de Fred ». C'est inutile de continuer : je viens d'apprendre qui vous êtes :* Vous êtes le père de Fred.

C'était foudroyant, péremptoire, et je ne pus qu'admirer la splendide voyance de Mme Briffaut, qui, pour terminer, me dit que j'étais médium écrivain — ce qui est exact, — et vit au-dessus de moi, mon guide, un chinois. *Ceci, encore, est saisissant, car depuis plusieurs années, je ne m'occupe presque exclusivement que de* langue, de littérature et d'art chinois.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

PASCAL FORTHUNY.

Les séances avec le médium Franek Kluski

à l'Institut Métapsychique International

La Revue Métapsychique, Bulletin de l'Institut Métapsychique international, commence, dans son numéro mars-avril, la publication des expériences de matérialisations faites à l'Institut avec le médium Franek Kluski. Voici dans quel ordre ces faits sont et vont être présentés :

Organisation générale des séances.
Substance primordiale et phénomènes lumineux.
Matérialisation des membres humains.
Matérialisation de visages humains.
Matérialisation de formes animales.
Mouvements d'objets sans contact apparent et *raps.*
Phénomènes d'ordre intellectuel.

Les séances ont lieu généralement avec cinq ou six personnes seulement, placées en cercle, le médium assis sur une simple chaise, ayant à côté de lui ses deux contrôleurs, dont l'un tient pendant toute la séance sa main droite, l'autre sa main gauche, les autres personnes présentes forment la chaîne avec les contrôleurs.

L'éclairage est assuré pendant l'expérience par une lampe rouge de 50 bougies, commandée par un rhéostat, à la portée de l'un des contrôleurs et permettant de graduer l'intensité lumineuse à volonté de 0 à 50 bougies. Comme accessoires, on se sert des écrans au sulfure de zinc. On sait que la lumière phosphorescente est mieux tolérée que la lumière rouge, pour la production des phénomènes de matérialisation.

Franek est un médium puissant ; presque aussitôt la chaîne établie, les phénomènes commencent. On ne l'hypnotise jamais, il tombe lui-même très vite dans un état de demi-transe, plus rarement en transe complète. Les manifestations, dans ce dernier

état, deviennent plus puissantes que dans le premier. Il revient à lui spontanément, il suffit d'augmenter brusquement l'éclairage. Franek est alors très épuisé.

On connaît aujourd'hui la genèse des matérialisations. Les organes et tissus matérialisés se forment en majeure partie aux dépens d'une substance extériorisée du médium et, en minime partie, des assistants.

Une forte odeur d'ozone, très caractéristique, survient brusquement dans la salle, au début des séances, et s'évanouit de même.

« On voyait alors (la lumière étant très faible) des vapeurs légèrement phosphorescentes, une sorte de brouillard flotter autour du médium, surtout au-dessus de sa tête. Ce brouillard s'élevait généralement, comme une fumée légère. En même temps, apparaissaient des lueurs, semblant des foyers de condensation. Ces lueurs étaient généralement nombreuses, ténues et éphémères; mais parfois elles étaient plus grosses, plus durables, et, dans ce cas, elles donnaient l'impression d'être comme des régions lumineuses d'organes invisibles par ailleurs, spécialement des extrémités de doigts ou des fragments de visages. »

« Enfin, quand la matérialisation s'achevait, on voyait des mains ou des visages parfaitement formés. »

« Ces mains ou ces visages étaient, nous le verrons, fréquemment lumineux par eux-mêmes ; de même aussi, parfois, les tissus matérialisés. On sait que M. Le Cour a comparé cette genèse des formes matérialisées aux dépens d'un brouillard phosphorescent, à la genèse des mondes aux dépens des nébuleuses. La comparaison est ingénieuse. »

Des lueurs apparaissaient indiquant les premières stades de la matérialisation, foyers de condensation de la « nébuleuse humaine » sortis du médium. Le docteur Geley a nettement observé que ces lueurs étaient bien des ébauches de formation d'organes, il a reconnu des extrémités de doigts bien caractérisées.

A une autre séance, le docteur a vu à côté du professeur Richet, comme une nébuleuse vaguement lumineuse en voie de matérialisation d'un visage, en ayant la dimension et la forme. Ce qui paraît certain, c'est que les phénomènes lumineux sont produits par l'extériorisation de la substance primordiale sous forme de vapeur et constituant les premiers stades de matérialisation chez Franek.

Dans les divers séances, les expérimentateurs ont pu constater la matérialisation de membres humains, les toucher, être touchés par eux et obtenir des moulages de ces membres dans la paraffine.

Le docteur Geley s'exprime ainsi :

« Nous avons pu obtenir une preuve formelle, avec garanties absolues, de la matérialisation de membres humains par le procédé de moulage dans la paraffine, procédé connu (voir Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, et Delanne : *Les apparitions matérialisées*).

« Nos expériences diffèrent de celles de nos prédécesseurs par le fait que nous avons obtenu la certitude de l'authenticité métapsychique des moulages et de leur production pendant nos séances. Nous avons employé, pour cela, un procédé de contrôle inédit ».

Le prochain numéro du bulletin traitera de ces importantes expériences.

Ajoutons que la bonne foi du médium paraît absolue et que dans toutes les séances

importantes, le Directeur de l'Institut a été assisté par MM. Charles Richet, de l'Institut de France et de l'Académie de médecine ; Comte A. de Gramont, de l'Institut de France ; comte Potocki ; M. et Mme Flammarion, etc.

« Toute hypothèse de possibilité de fraude doit être écartée » dit le docteur Geley. « Dans nos conditions expérimentales, l'authencité des matérialisations de mains doit être considérée comme certaine. »

J. M.

Revues et Journaux

Sir Arthur Conan Doyle, de retour de sa tournée de conférences en Australie, venant d'Italie, s'est arrêté à Paris pour visiter l'Institut métapsychique International. Il a fait, le 30 mars, au siège de l'Union Spirite française, une causerie avec projections; il a ensuite assisté à une audition musicale du médium-automate Aubert, audition qui l'a vivement intéressé.

Tous ceux qui ont eu le plaisir d'entendre l'illustre romancier en garderont le meilleur souvenir.

Un rédacteur de ***l'Intransigeant*** est allé l'interviewer à l'hôtel du Louvre. L'auteur de Sherlock Holmes lui a déclaré qu'il y a déjà 34 ans qu'il s'occupe des questions psychiques. Il a perdu un fils, tué à la grande guerre. Grâce à ses connaissances spirites, il a pu communiquer avec son cher enfant et il n'a aujourd'hui qu'une pensée, c'est d'apprendre aux milliers et milliers de parents dont les fils ont été tués, en défendant leur patrie, qu'ils ne sont pas morts, mais qu'ils sont souvent autour d'eux.

Il a parlé en Australie devant plus de 50.000 personnes. A la suite de cette tournée, il se propose de publier un nouveau livre, ayant pour titre : « Voyage d'un spiritualiste. »

Dans la ***Revue de France*** (1er avril), grande Revue littéraire, nouvellement fondée sous la triple direction de MM. Marcel Prévost, Joseph Bédier, de l'Académie Française et M. Raymond Recouly, M. Marcel Prévost, le célèbre romancier, dans un spirituel « Billet à sa nièce Françoise », traite du Spiritisme :

« Je vous ai quitté avant-hier, ma chère nièce, à la fois amusé et perplexe. Comme il m'arrive souvent le samedi, jour où vos amis vous trouvent chez vous, j'avais fait halte rue Boissière, en regagnant mon propre logis, et j'avais frappé à votre porte. Il était tout près de sept heures. Autour de la table à thé, deux jeunes femmes seulement bavardaient encore avec vous.

« Vos deux amies ne prêtèrent pas grande attention à mon entrée. Je m'assis discrètement, la conversation continua.

« Votre contemporaine, avec une vivacité qui agitait les plumes retombantes de sa toque, contait une séance de « matérialisation de la pensée » à laquelle elle avait assisté.

« Elle la racontait avec ardeur, mais avec la foi simple d'une personne qui relate une opération de chirurgie. Je notai que l'autre dame, et vous même Françoise, écoutiez attentivement : aucun doute ne fut émis par vous sur l'authenticité des faits, sur le sérieux de l'objet.

« Ensuite la visiteuse plus jeune rappela, comme des incidents actuels et familiers de sa vie, des conversations de gens vivants et d'elle-même avec des Esprits. Les travaux d'Edison furent cités, d'Edison attaquant, — telle une expérience de laboratoire, — le problème d'interroger les morts. Vous en parliez, Françoise, non pas avec la fougue apostolique de la dame aux plumes retombantes, non pas même avec l'accent de confiance tranquille de l'amie plus jeune ; mais je fus cependant frappé de ceci : qu'un esprit aussi pondéré, disons le mot, aussi réaliste que le vôtre, ne réagissait pas là contre, semblait réserver son jugement et en tout cas s'informait avec curiosité.

« Sans doute mon visage exprima ma surprise car la dame aux plumes m'interpella :

« — S'occupe-t-on de cela, monsieur, dans votre Académie ? »

« — Madame, répliquai-je, c'est plutôt l'affaire de nos confrères scientifiques. Pour nous, le travail du dictionnaire, la distribution des prix de vertu suffisent à notre languissante activité.

« Elle haussa les épaules, se leva, et partit prestement, emmenant sa compagne. La demie de sept heures sonnait. J'avais juste le temps de rentrer chez moi pour endosser un habit et aller dîner en ville. Je ne pus me tenir de vous demander :

« — Quelles sont ces deux toquées?

« — Mais, mon oncle, elles ne sont nullement toquées ! Elles ont parlé devant vous de choses dont tout le monde parle. Vous avez l'air d'ignorer que, de plus en plus, ces questions passionnent les femmes. Et pas « les petites femmes », les perruches : des femmes tout à fait sérieuses, des mères de famille, de bons cerveaux équilibrés... Oui, je comprends votre sourire ; cela veut dire « autant qu'un cerveau féminin peut être équilibré... » Je conviens que les femmes surtout s'excitent là-dessus en ce moment. Mais nombre d'hommes également, des médecins, des philosophes, des savants. Ignorez-vous que Richet a écrit : « Le monde occulte existe... Au risque d'être regardé par mes contemporains comme un insensé, je crois qu'il y a des fantômes ... ». Et le docteur Duclaux : « Ce monde du psychisme est plus intéressant que celui dans lequel s'est jusqu'ici confinée notre pensée... ». Et M. Boutroux, votre confrère académique : « Une large étude du psychisme n'offre pas seulement un intérêt de curiosité, même scientifique, mais intéresse très directement la vie et la destinée des individus et de l'humanité.... »

« Une certaine chaleur animait vos paroles.

« — Françoise, fis-je en riant, vous commencez à subir la contagion. J'ai peur pour moi, je me sauve...

« Comme je vous le disais, je rentrai chez moi fort perplexe. D'autres souvenirs, des bribes d'entretiens, auxquels, sur le moment, je n'avais pas pris garde, me revenaient, se cristallisaient autour de vos paroles précises... Le même soir, dans un dîner nombreux, je fis quelques sondages parmi les convives. Les hommes « rendaient » peu ; par contre, toutes les femmes étaient au courant de la question, la jugeaient importante. Plusieurs s'y adonnaient avec ferveur.

« L'une d'elles m'intéressa particulièrement. Elle avait perdu un fils aux premières semaines de la guerre. Elle m'assurait qu'elle demeurait en communication quotidienne avec lui, et que, dans ces entretiens, elle puisait une grande consolation, et la

force même de continuer à vivre. Comme je l'observais, avec cette attention intense qui est un de nos indices professionnels, elle me dit :

« Vous essayez de démêler si je ne suis pas folle? Non, je vous assure, je ne suis pas folle... Et je ne cherche pas à faire de prosélytisme. Je raconte seulement ce qui m'est arrivé, pour que d'autres, tant d'autres, qui ont souffert comme moi, puissent être consolées.... »

M. Marcel Prévost continuant sa causerie avec Françoise, lui raconte que le lendemain, voulant commencer par s'instruire, il a appris qu'il existe à Paris une librairie des sciences psychiques. Un ami lui a particulièrement recommandé un certain volume rouge, intitulé : « Après la Mort » (1). Il a lu ce livre. Ce qu'il y a trouvé de plus frappant, c'est les témoignages de savants, tels que MM. Charles Richet, le colonel de Rochas, le docteur Geley, le docteur Dupouy, de Maxwell, etc. Il a aussi gardé, de cette lecture, l'impression de la profonde conviction de l'auteur. « Je ne saurai dire que le volume rouge m'a convaincu. Dame ! les vieux polytechniciens comme moi, ma chère nièce, sont plus exigeants, sur la rigueur des démonstrations, que les charmantes amies rencontrées dans votre salon..., mais le sujet vaut la peine d'y revenir, j'y reviendrai ». MARCEL PRÉVOST.

L'intéressante ***Lectures pour tous,*** dit, dans son numéro du 1er avril : « Depuis la guerre, les recherches qui ont pour objet de dévoiler les mystères de l'âme et de sa survie, se sont étrangement multipliées. Jusque dans les milieux scientifiques et philosophiques, un mouvement de sympathie se dessine en leur faveur. Faut-il rappeler les noms de savants tels que Crookes et Richet? Chaque jour paraissent, sur ce que le grand public appelle « Le Spiritisme », des ouvrages qui obtiennent une vogue immense. Plus que jamais, chacun semble convaincu de la vérité de la phrase célèbre de Shakespeare : « Il y a plus de mystères entre le ciel et la terre que n'en soupçonne la philosophie. »

Lectures pour tous publie aussi un extrait du passionnant livre de Camille Flammarion : « La Mort et son mystère », et parle des matérialisations : « Divers savants, aujourd'hui, étudient ce qu'ils nomment des « matérialisations. » Ces phénomènes se produisent toujours en présence et dans le voisinage de médiums, sujets doués de facultés particulières encore mal connues ; certains spécialistes des sciences psychiques admettent que ces médiums ont la possibilité d'entrer en relation avec l'Au-delà. Dans un ouvrage fortement documenté : « De l'inconscient au conscient », le docteur Geley étudie « les matérialisations » et ne cite que des faits rigoureusement contrôlés par lui. Le grand romancier anglais, Conan Doyle, a abordé lui aussi l'étude de ces phénomènes inexpliqués en qui beaucoup voient des manifestations de l'Au-delà. »

Conférences

Paris. — M. Gaillard, conférencier de l'Union Spirite française, a donné, dimanche 13 mars, sous la présidence de M. Chevreuil, vice-président de l'Union, à la Salle

(1) Léon Denis, librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

des Agriculteurs, une conférence sur : « La contribution du spiritisme à l'avancement des sciences. »

Comme toujours, il y a eu salle comble. L'orateur a exposé son sujet avec beaucoup de talent. Il a fait surtout ressortir les progrès de la nouvelle science à laquelle le professeur Charles Richet a donné le nom : La Métapsychique. Les résultats des recherches faites depuis moins d'un demi-siècle, dans cet ordre d'idées, sont si considérables qu'ils autorisent toutes les espérances.

Après avoir cité les travaux et découvertes faits par d'illustres savants dans le domaine psychique, le conférencier conclut, que la science psychique a déjà contribué à l'avancement de la médecine, de la psychologie, de la neurologie et de la physique. La transformation de la physiologie et de la psychophysiologie orthodoxes s'impose. Il faut envisager une physiologie supra-normale, c'est-à-dire intégrale. La physiologie matérialiste, incapable de rendre compte des faits, est en faillite.

Le néo-spiritisme expérimental, qui est une synthèse scientifique et philosophique, est la force spirituelle la plus capable de combattre la crise morale du temps présent. Il ne préconise pas seulement une foi, mais il affirme et enseigne une certitude basée sur des faits.

L'orateur a été longuement applaudi. Le médium Aubert a terminé cette belle réunion par des improvisations de Rubinstein, Chopin, Berlioz et Glück.

Le conférencier de l'Union Spirite française a donné, le 24 mars, à l'*Association Générale des étudiants*, une nouvelle séance présidée par M. le Baron de Watteville, docteur es-sciences.

MM. les étudiants présents à cette réunion ont été vivement intéressés par l'exposé scientifique de l'orateur et ont paru aussi charmés de l'audition du médium Aubert. Les membres du bureau ont prié M. Gaillard de revenir bientôt leur causer de cette science encore trop peu connue.

M. Henri Regnault, fondateur de la *Phalange* et directeur de l'*Étoile*, continue avec un plein succès, sa série de conférences spirites, dans la salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

Le 20 avril, invité par l'infatigable et fervent spirite M. Henri Regnault, un nouveau défenseur de notre cause, M. Pascal Forthuny, homme de lettres, prenait la parole devant un très nombreux auditoire, sur le sujet suivant : *Le Spiritisme à l'étranger*. En une rapide et brillante révision du mouvement spirite universel, l'orateur montra ce qu'est l'œuvre vaillante de nos amis les Belges, l'accession nouvelle de l'Italie et de l'Espagne au spiritisme, l'excellent travail accompli par les centres portugais, par les sociétés tchéco-slovaques et polonaises dont l'activité est particulièrement admirable. Danemark, Suède et Norvège fournirent à M. Pascal Forthuny l'occasion de démontrer le caractère rigoureusement critique des recherches spirites, dans ces nations, éprises de réflexion pondérée. Un vaste tableau du Spiritisme en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis l'amena ensuite à saluer les spirites islandais, hindous, japonais et chinois qui participent au « grand labeur de l'Esprit ». Puis, ce fut le voyage à Cuba, au Mexique qui est vraisemblablement le pays le plus spirite du monde, dans les républiques Sud-Américaines où l'idée progresse de jour en jour jusque dans les

moindres villages. Enfin, en Australie, où la récente « tournée » de Sir Conan Doyle a provoqué l'agrégation d'éléments spirites nombreux, mais jusqu'alors quelque peu épars.

Il n'est pas jusqu'en Allemagne où M. Pascal Forthuny n'ait conduit ses auditeurs pour leur montrer le mécanisme de ces nombreuses sociétés spirites, encore en profond désordre, mais qui tendent à s'organiser dans la plupart des villes du *Reich*.

Chronique Étrangère

Depuis plusieurs mois, la cause du spiritisme a fait de grand progrès dans les milieux israélites de l'Angleterre. A Londres, notamment, le mouvement est caractéristique. Des médiums juifs se sont manifestés, ont formé des groupes et donné des conférences. La *Jewish spiritualist Society* voit, de jour en jour, grossir le nombre de ses adhérents. Les rabbins ne font point d'opposition à cette tendance : leur attitude est expectante. Croyant à la survivance de l'âme, ils en attendent la preuve expérimentale, et fréquentent volontiers chez leurs coreligionnaires mediums, pour s'instruire.

Le spiritisme prend, d'autre part, un remarquable développement en Ecosse et particulièrement à Glasgow. L'Association des spirites de Glasgow existait, il est vrai, depuis trente ans. Elle compte aujourd'hui un très grand nombre d'adhérents et vient de se donner pour président M. Peter Galloway, dont l'adhésion au spiritisme fut motivée, en 1909, par des circonstances dignes d'être relatées. A l'automne de cette année-là, M. Galloway perdit ses deux fils dans le naufrage de l'*Hestia*, sur les côtes d'Amérique. Le malheureux père, peu de jours après le sinistre, reçut la visite d'un médium et, très chrétien, niant toute possibilité de communiquer avec les morts, supporta, avec une sorte d'irritation, les propos de son visiteur qui lui apportait un « secours de l'Au-delà ». Pourtant, il écouta : « Je dois vous dire, déclara l'homme, que le soir du jour où vos fils périrent, ils m'ont donné un message pour vous. »

— « C'est absurde, la nouvelle du naufrage n'était pas encore parvenue en Angleterre. »

— « Je vous dis cependant la vérité. Voyez plutôt. » Et le médium lut le message, où figuraient des détails absolument probants, que seul connaissait M. Galloway et dont le médium ne pouvait avoir été instruit que par des « informateurs surnaturels. » Très frappé, M. Galloway devint spirite, et bientôt convaincu de la survivance, se dévoua à la cause qui lui avait procuré la plus indéniable des consolations.

L'Eglise écossaise participe au mouvement avec un intérêt constant. Dans l'*International Psychic Gazette* de février, le Rev. W. A. Reid, de Glasgow, fournit à cet égard des détails typiques. Un comité de pasteurs et de professeurs « étudie la question spirite face à face » et les procès-verbaux de ce comité dépassent de beaucoup, dans le sens de la certitude, les conclusions de la « discussion académique » des 252 évêques de Lambeth Palace.

A dire vrai, les sympathies pour le spiritisme ne sont pas unanimes dans l'Eglise anglicane. S'il y a bien des partisans, il y a encore beaucoup d'adversaires, mais il est intéressant de noter que la question est, maintenant, traitée fréquemment en controverses publiques, devant les fidèles, dans les temples. C'est ainsi, que *Light* du 19 mars,

signale le dialogue contradictoire du Rev. Adderley, attribuant tous les messages à la télépathie, et du Rev. Clarence May, renforçant sa réplique par l'anecdote suivante, qui a trait à un phénomène de vision : « Voici un an, dit-il, de bon matin, je me rendis à Saint-Thomas pour dire ma messe. Traversant le sanctuaire vers la sacristie, je vis, agenouillé devant l'autel d'une chapelle latérale, une personne revêtue d'une soutane. Je n'en fus pas étonné, et, je ne sais pourquoi, je supposai que ce prêtre avait l'intention de servir ma messe. Mais, soudain, voilà que l'inconnu se redresse, me devance dans la direction de la sacristie. Je le suis à quelques pas et à ma stupeur, je ne trouve plus trace de lui. Il était cependant matériellement impossible qu'il ait pu s'échapper, car il n'y avait pas d'issue. Perplexe, je m'en allai dire ma messe en notant ce détail que l'apparition *boitait*. Or, j'appris dans la journée que le recteur précédent, M. Bainbrigg, — je ne l'avais pas connu, — avait un lombago chronique, et, *lui aussi, boitait.* »

Light (même numéro) enregistre un autre cas de vision, chez un enfant. Une petite fille, de cinq ans, se rend, avec ses parents et son frère, sur la tombe de la servante de sa grand'mère. Cette domestique est morte quelques jours auparavant. Le soir, l'enfant dit à sa mère : « Au cimetière, j'ai vu la morte. Elle était habillée tout en blanc et elle m'a chargé de prévenir grand'mère qu'elle viendrait lui parler cette nuit. » Or la grand'mère, qui autrefois avait été médium écrivain, s'était déjà retirée dans sa chambre où, cédant à quelque impulsion, elle s'esseyait, ce soir-là, à écrire encore. De fait, sa main traça un message : c'était la servante qui intervenait, pour apprendre à sa maîtresse qu'elle la servirait dans l'Au-delà comme sur la terre et pour la remercier des soins qu'elle en avait reçu pendant sa maladie. Le message se terminait par ces mots : « Je me suis montrée à la petite, tantôt, à l'endroit où je suis enterrée. »

La revue *Lumen*, de Barcelone (mars) fournit des renseignements rigoureusement contrôlés sur le puissant médium Julio Soto Vicente, de Cartagena, actuellement à Madrid. Il décrit les Esprits qu'il voit jusque dans les détails les plus minutieux : signes caractéristiques, cicatrices, etc., donne l'âge qu'ils avaient à leur décès, à un mois près. Des entités de haute valeur intellectuelle s'emparent de lui, lui dictent ou lui font prononcer des messages de grande éloquence, répètent textuellement les paroles qu'elles articulèrent à leur lit de mort, énumèrent les membres de leur famille, le lieu où ils résident. Il arrive que la face de Vicente se transforme, et tout rasé qu'il soit, il apparaît pourvu de barbe : tantôt c'est un visage de vieillard, tantôt c'est celui d'une jeune fille. Pendant la guerre, en 1918, un autrichien, officier de marine dont le navire était bloqué à Cartagena, assiste à une séance. Vicente lui décrit l'ombre d'une femme que l'étranger reconnaît pour sa mère, qui lui donne ses petits noms d'enfant, et l'avertit qu'elle vient de mourir accidentellement en tombant sur l'angle d'un meuble. Il est impossible de télégraphier en Autriche par les voies ordinaires, mais on a recours au « sans-fil » et la réponse confirme la déclaration de Vicente, point pour point. C'est là un fait, parmi beaucoup d'autres. En veut-on connaître encore un? Pour une dame incrédule, un esprit se présente. C'est le mari de l'assistante sceptique. Il rappelle, — circonstance exacte, — sa mort aux Philippines, en 1886. « Qu'il me dise donc, raille la dame, ou j'ai caché la bague que je tiens de lui. » Vicente répond . « L'esprit ne veut pas vous dire où elle est, mais où il vient de la mettre. » — « Quelle plaisanterie !

Elle est enfermée dans un coffret, et voici la clé. » — « Allez voir ; la bague n'est plus dans le coffret, mais au fond d'un chapeau dans votre garde-robe. » Vérification faite, le coffret était vide, et la bague dans le chapeau. » Il se conçoit que la dame eut une crise de nerfs.

Par ailleurs, le spiritisme fait de sensibles progrès en Espagne, malgré l'opposition qu'il rencontre dans les milieux ecclésiastiques : anathèmes, interdiction d'assister aux offices religieux, voire même *auto da fe* des livres d'Allan Kardec, menaces aux éditeurs de brochures spirites et à ceux qui les répandent. Cette obstruction regrettable n'empêche pas la formation de nombreux groupes dans le royaume et l'on sait quel bienfaisant effet moral a produit, parmi les incarcérés de la prison de Tarragone, la distribution de brochures où la vérité de l'Au-delà était exposée, malgré l'intervention de l'évêque près du commandant de la prison, pour que de tels ouvrages ne soient plus mis entre les mains des détenus.

Après avoir parlé de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Espagne, disons quelques mots du considérable essor du spiritisme aux Etats-Unis.

On ne fait pas toujours la vie très agréable à nos amis de par delà les mers. Les lois du Missouri sont sévères pour les spirites qu'elles assimilent trop souvent à d'ordinaires diseurs de bonne aventure et la législation californienne vient d'être durement renforcée à cet égard, sur une motion du sénateur Scott. Ces rigueurs ne retiennent pas les spirites de Cleveland (Ohio) d'affirmer leurs croyances. Ils viennent de réussir à faire enregistrer légalement, comme société d'études, une « Ecole de Psychologie » où l'on traitera de la philosophie et des phénomènes du spiritisme. Les groupes de l'Etat de Michigan sollicitent des conférences d'un orateur nouvellement rallié à la cause, le révérend Geo A. Johnson, qui a donné sa démission de pasteur pour n'être plus que spirite militant. La Société de philosophie spirite de Erie (Pensylvanie) mène une campagne de plus en plus étendue, il en va de même pour l'importante association des spirites du South Cleveland, pour ceux de Pittsburg, au Kansas, reconnus par l'Etat il y a déjà quinze ans et dont le président, Harry Nelson, est un enfant médium. A Elmira (Etat de New-York), un groupe spirite, dûment enregistré, fonctionne depuis 1887. Les spirites pensylvaniens de Reading ont obtenu leur charte officielle ; le groupe *Vérité* de Denver (Colorado) est en pleine prospérité et son action se répand fort loin autour de lui. A Buffalo (New-York) existent de nombreuses associations. Les Philadelphiens montrent un zèle égal, imités par les habitants de Toledo (Ohio), par ceux de Concord (New-Hamphire) où les revues américaines signalent tout particulièrement, en ce moment même, des organisations nouvelles et des travaux remarquables.

*
* *

Relatons maintenant quelques faits curieux, glanés dans la chronique mondiale.

A l'une des récentes réunions de la Société de médecine et de chirurgie de Rio-de-Janeiro, les membres de l'association arrivaient un à un, et la séance allait commencer, lorsqu'un de ces savants s'adressant à plusieurs de ses collègues, s'exclama en désignant la porte d'entrée : « Oh ! voyez donc, voilà notre ami Crissiu m : ( )

ter à notre réunion. » Evénement invraisemblable, car le docteur Crissiuma était alors à Paris. Il venait même d'y mourir, ainsi qu'on le sut dans la suite. Et c'est là un cas d'apparition des défunts qui a été très commenté par la presse spirite sud-américaine. Un autre cas d'annonce de mort est enregistré par *O Clarim* de Mattao (Brésil). Voici trente ans, un brésilien, Pacifico Sicurezza, était condamné, en Italie, pour un crime, à la prison perpétuelle. A Mattao, certain soir récent, pendant une séance du centre spirite : « Les amis des Pauvres et des Riches », et en présence de parents de Sicurezza, un Esprit se manifesta; c'est celui du prisonnier qui rappelle les circonstances du crime, et fournit des détails sur sa vie de geôle et sur une tentative d'évasion où sa femme l'aida. Les parents doutent. « S'il était mort, disent-ils, on nous aurait prévenus. » — « Ecrivez donc en Italie pour avoir la preuve » insista l'Esprit. Mais la lettre était à peine partie que la famille de Sicurezza reçut l'avis de son décès.

Un autre Esprit renseigna d'une façon bien opportune Mme John A. Shepherd, de Huntington (Virginia), non point sur la mort de son mari, mais sur son infidélité conjugale. Abandonnée, à peine mariée, par son époux inconstant, cette américaine, médium, obtient un jour, dit le *New York World*, une communication de l'Au-delà, où on lui donnait des nouvelles du disparu. Il s'était remarié, affirmait l'Esprit, dans un autre Etat de la République étoilée, et l'occasion s'offrait de le faire arrêter pour bigamie. Il passerait, le lendemain, par la gare de Huntington, se rendant, avec sa nouvelle femme, dans une résidence lointaine. Mme Shepherd écouta le conseil, s'en fut à la gare, et après avoir attendu quelques trains, découvrit enfin, dans un wagon, son trop oublieux conjoint, qui fut aussitôt emprisonné. (La revue *Communication* reproduit cette nouvelle dans son fascicule de mars).

Que faut-il déduire du récit de M. F. W. Percival (*Light*, 19 mars) ? Nous en donnons ici la substance, pour la curiosité du fait et sans ajouter de commentaires.

Une nuit, vers trois heures, un certain M. Calthrop est réveillé brusquement, bien qu'aucun bruit ne se soit produit. Il pense intensément à son cheval Windermere. L'animal est en péril. Il faut aller le sauver s'il en est temps encore. M. Calthrop s'habille, sort dans le jardin, et se laisse conduire par une sorte d' « appel intérieur » que, plus tard, il compara à une vibration de télégraphie sans fil. Cette véritable demande de secours retentit de plus en plus forte en lui. Il se hâte vers l'écurie. Windermere n'est plus là. La porte est ouverte. Et, toujours guidé, M. Calthrop marche à travers la campagne jusqu'à un étang où il trouve son cheval qui vient de se noyer dans un endroit garni de lianes.

La petite cité de Torre del Greco (Italie) vient d'avoir son « miracle ». Dans une maison inhabitée appartenant à l'avocat Arnaldo de Nicola, un soir, au second étage, les paysans voient une vive lumière. Le phénomène se reproduit le lendemain et les jours suivants. Bientôt on entend un chœur de voix pures, à l'intérieur du logis. Le propriétaire vient de Naples, ouvre sa maison, et l'on découvre, dans la chambre d'où provenait l'inexplicable clarté, des fleurs aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies et qui avaient été déposées là, deux mois auparavant, par le maître du lieu, devant le portrait d'une très ancienne parente, la sœur Marie-Louise, morte un siècle plus tôt, en odeur de sainteté. Les paysans ont demandé la permission de porter

le tableau dans une autre maison où ils pourront le voir tout à leur aise, et, depuis, ils l'entourent de bouquets, à profusion.

La presse européenne a publié diverses informations sur le « drame de palais » qui s'est déroulé à Tokyo, à l'occasion du projet formé par le prince héritier, d'épouser une princesse que réprouvaient les seigneurs japonais et l'opinion publique, à cause de sa naissance et de son rang considéré comme inférieur. Le prince a persévéré dans son opinion et la princesse Nazako sera la future impératrice du Japon, sitôt le retour de son fiancé qui accomplit en ce moment un voyage en Europe. Pour le détourner de son intention, les Japonais ont été jusqu'à faire de grandes manifestations dans la rue, au cours desquelles ils imploraient les Esprits des empereurs défunts et leur demandaient de déconseiller celui qui serait un jour leur souverain. Mais l'on a su, depuis, qu'en de nombreux groupes spirites au Japon, des messages avaient été donnés, par lesquels avait été modifiée la mentalité populaire concernant le mariage princier. Les messages auraient, dit-on, déclaré que l'union rêvée était celle qui pouvait assurer le bonheur de l'époux, et l'animosité pour la princesse Nazako s'est transformée en un véritable amour national.

Il existait en Russie une très ancienne légende, relative à un pavillon de chasse, situé à 35 kilomètres de Pétrograd, et qui, appartenant aux domaines de la cour impériale, avait été jadis le théâtre de l'assassinat de l'empereur Pierre III, par les frères Orloff, favoris de sa femme Catherine. L'impératrice, dans ce même pavillon de Ropscha, vint un jour chercher d'importants documents d'Etat qui y avaient été oubliés après le meurtre. Elle fut déconseillée d'entrer dans le pavillon par le vieux gardien qui prétendait que la demeure forestière était devenue celle du diable. Catherine dédaigna l'imploration du vieillard, passa le seuil, et enfermée dans la bibliothèque, fouilla les cartons sans trouver ce qu'elle cherchait. Tout à coup une brise froide l'enveloppe, elle voit devant elle un homme et c'est Pierre III. Le spectre parle ; il annonce à sa femme, après lui avoir reproché le crime, qu'un jour viendra où les Romanoff seront anéantis « et ce jour là, on me verra pour la dernière fois, ici-même. »

Catherine fit jeter la clé du pavillon dans la Néva. Puis elle rédigea un récit de l'« aventure » qui fut conservé dans les archives de l'Ermitage. Tous ses successeurs sur le trône ont pu en prendre connaissance. Et nombreuses années passèrent..... Or, le 18 juillet 1917, pendant un orage, la foudre tombe sur le pavillon qui flambe. Dans l'incendie, les paysans assurent voir un fantôme, celui de Pierre III. C'est la dernière apparition et, le jour même, — et à la même heure — Nicolas II et sa famille étaient assassinés à Ekaterinenburg, par les Bolcheviki.

Ces renseignements viennent d'être fournis au *Boston Sunday Post* par la princesse Radziwill. Il est curieux de les rapprocher de la vision de Paul Ier, dont il est fait mention au premier article de ce fascicule.

M. CASSIOPÉE.

Bibliographie

La Mort et son mystère (1), par CAMILLE FLAMMARION

Ce volume est le second d'un ouvrage dont le succès ne fait que grandir. Cette vogue extraordinaire, n'a rien de surprenant ; elle tient à la nature du sujet qui passionne de plus en plus l'opinion publique et à la célébrité de l'auteur.

M. Camille Flammarion est à la fois un savant et un vulgarisateur. Il expose avec une belle clarté des idées qui ne sont pas à la portée de tous. Il donne à ses récits l'attrait d'un roman des plus captivants, en laissant l'impression d'un esprit positif, parce qu'il reste sur le terrain de la science, même lorsqu'il s'aventure sur celui de la fiction. Extrêmement prudent dans la recherche des explications, il se montre résolu dans l'affirmation des phénomènes, dès qu'il a acquis la preuve de leur authenticité, bien différent des chercheurs trop nombreux qui, après avoir vu de leurs propres yeux, n'osent pas se prononcer, soit qu'ils craignent de se compromettre, soit qu'ils aient la maladie du scepticisme. On les dirait des dévots de l'incrédulité. Parfois ils paraissent sur le point de croire ; mais, au dernier moment, ils se retiennent. S'ils n'ont pas des raisons péremptoires de douter, ils supposent qu'il pourrait y en avoir et de la sorte ils restent indéfiniment en suspens. Peut-être ne sont-ils pas inutiles. Ils serrent le frein, alors que d'autres auraient une tendance à aller trop vite ; il faut convenir néanmoins qu'ils manquent un peu trop du tempérament de l'apôtre et que la marche des idées serait singulièrement ralentie, s'il n'y avait que des conducteurs leur ressemblant. Aussi M. Flammarion les qualifie-t-il avec sévérité.

Il a institué, depuis un certain nombre d'années, une vaste enquête sur le psychisme. Il a reçu de toutes les parties du monde une multitude de renseignements, plus de quatre mille lettres dans lesquelles il a fait un choix judicieux. Ses correspondants ne sont pas tous des intellectuels de marque ; ils méritent cependant qu'on les prenne au sérieux. Le premier venu, sans être membre de l'Institut ou professeur d'une Faculté de médecine, est capable de constater la réalité de phénomènes tombant directement sous le contrôle des sens. Il lui suffit d'être sincère, désintéressé et bien équilibré. Assurément, s'il était presque seul à les affirmer, son témoignage serait suspect ; or, dans cette question, d'innombrables témoins s'accordent ; ils appartiennent à toutes les conditions, ils sont disséminés sur toute la surface de la Terre, on trouve parmi eux des savants avisés et des ignorants naïfs, les uns et les autres également honnêtes, et cette unanimité confère à leur parole une autorité supérieure à celle du monde officiel qui, figé dans ses formules et empêtré dans ses intérêts, ne veut pas se déjuger. Certes, il y aurait du ridicule à pourfendre les savants, surtout quand on n'a pas l'honneur de figurer en leur illustre compagnie ; il n'y en aurait guère moins à les mettre au-dessus de l'humanité, car, vus de près, ils ont leurs tares, ils ne sont pas plus infaillibles que les prêtres, et leur caractère laisse souvent à désirer. Admirons-les ; n'en faisons pas des fétiches.

Dans son premier volume, *Avant la Mort*, M. Camille Flammarion s'est appliqué à démontrer que l'âme est indépendante du corps ; il nous parle de la volonté agissant

(1) TOME I, *Avant la Mort*, 7 fr. 50. Franco France, 8 fr. 50. Étranger, 9 fr. 20.
TOME II, *Autour de la Mort*, 8 fr. 50. Franco France, 9 fr. 50. Étranger, 10 fr. 20.

à distance, de la vue sans les yeux, de la lucidité, des prémonitions, de la télépathie, de ces facultés mystérieuses qui constituent le domaine d'une psychologie inconnue qu'on est en train d'explorer. « Plus nous nous accoutumerons, dit M. Henri Bergson, à cette idée d'une conscience qui déborde l'organisme, plus nous trouverons naturelle et vraisemblable l'hypothèse de la survivance de l'âme au corps. Certes, si le mental était rigoureusement calqué sur le cérébral, s'il n'y avait rien de plus dans une conscience humaine que ce qu'il serait possible de lire dans son cerveau, nous pourrions admettre que la conscience suit les destinées du corps et meurt avec lui. Mais si les faits, étudiés sans parti-pris, nous amènent, au contraire, à considérer la vie mentale comme beaucoup plus vaste que la vie cérébrale, la survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui la nie, bien plutôt qu'à celui qui l'affirme ; car, ainsi que je le disais ailleurs, l'unique raison que nous puissions avoir de croire à une extinction de la conscience après la mort est que nous voyons le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance au moins partielle de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait d'expérience. » M. Camille Flammarion, pleinement d'accord avec l'illustre professeur du Collège de France, a consacré cette partie de son travail à montrer expérimentalement cette indépendance, ce qui est la meilleure préparation à prouver la survivance dans son troisième volume, *Après la Mort*.

Dans le second, qui nous occupe en ce moment, *Autour de la Mort*, nous voyons l'âme se manifestant au moment du décès ou peu de temps avant, avec un tel luxe de preuves accumulées dans 420 pages qu'on est presque tenté de s'écrier : « La cause est entendue ; inutile d'appeler un si grand nombre de témoins. » Mais, en cette matière tant controversée, il ne faut pas craindre, pour engendrer la certitude, de produire la satiété. Aussi nous est-il parlé abondamment du double des vivants, de la pensée productrice d'images projetées à distance, des apparitions de mourants, de la vue de scènes de mort se réalisant au loin, de phénomènes physiques concordant avec l'agonie, bruits étranges, sonnettes qui s'agitent, objets qui se déplacent, sensations mentales, pressentiments, et bien d'autres choses stupéfiantes qu'il serait trop long d'énumérer et établies sur des documents si nombreux, si précis qu'on en est comme interdit. L'auteur nous entraîne dans une région pleine de mystère, en y projetant une lumière assez intense pour que les plus incrédules soient, sinon convaincus, du moins étonnés, sauf à se roidir ensuite davantage dans leur négation. D'autres, moins dogmatiques, diront : « Il doit y avoir en tout cela du vrai ! » et cette hésitation est le commencement de la croyance. M. Flammarion, grâce à son exceptionnelle notoriété, aura puissamment contribué à propager la nouvelle science. Quoique nous soyons dans le siècle de la libre pensée, l'espèce humaine est moutonnière et bien des gens se décideront à entrer dans cette voie sur la foi d'un écrivain leur inspirant de la confiance. Comment en serait-il autrement? Il n'est pas au pouvoir de tous de se livrer à des études qui nécessitent, pour être approfondies, beaucoup de loisirs et des aptitudes spéciales. Aujourd'hui comme autrefois, les grands directeurs de l'opinion créent des courants où sont emportées les âmes prédisposées. Question de tempérament dans une certaine mesure, sans compter les aspirations naturelles qui subsistent sous la couche plus ou moins épaisse des préventions, prêtes à reparaître, quand les circonstances en favorisent le développement. Nous sommes parvenus à un moment où le problème de l'Au-delà surgit plus

pressant, grâce au psychisme assez fort désormais pour s'imposer à notre attention. Les négateurs obstinés ne seront bientôt que des retardataires excentriques.

Les phénomènes supranormaux étant sévèrement constatés, il s'agirait d'en chercher l'explication. Ceci est une autre affaire. M. Flammarion, avec une réserve qui augmente son autorité, se borne à proposer des hypothèses. Il n'est pas de ceux qui triomphent aisément des difficultés en se contentant de mots creux. Que nous savons peu de chose en réalité ! Au sein de cet espace où s'agite avec de grands airs notre vanité, des forces innombrables, dont nous ne soupçonnons pas l'existence, produisent des effets qui, si nous les connaissions, nous paraîtraient miraculeux et qui pourtant n'ont rien que de très naturel. C'est un monde occulte, destiné dans la suite des siècles à sortir de l'ombre par les découvertes de la science et à prendre rang parmi les choses dont on ne s'étonne plus. La masse n'est plus guère impressionnée par la télégraphie sans fil ; les hommes d'étude, plus ils pénètrent dans les arcanes de l'électricité, plus ils en sont émerveillés. On se demande s'il n'y aurait pas des courants invisibles entre les êtres humains, des ondes psychiques au moyen desquelles se produiraient les phénomènes de télépathie et d'autres non moins étranges, de même qu'il y a des ondes hertziennes transmettant instantanément de la pensée jusqu'aux extrémités de la terre. Région à explorer, immense champ de travail pour les hommes de génie dans un avenir prochain ! S'il nous était donné de renaître dans plusieurs siècles, avec le souvenir de la vie présente, nous ne voudrions pas en croire nos yeux, tant la société serait transformée. Nos successeurs, semble-t-il, communiqueront avec l'Au-delà.

M. Flammarion termine son volume par cette déclaration : « Cette deuxième partie de notre trilogie nous donne la certitude des fantômes des vivants, des apparitions et manifestations des mourants. Les pages que l'on vient de lire ont déjà fait pressentir que ces manifestations, ces apparitions se continuent au delà du trépas. Nous arrivons, en ce moment, devant la porte du temple fermé jusqu'ici aux investigations humaines. Obtiendrons-nous les mêmes preuves d'authenticité, la même *certitude* sur l'existence réelle des morts? Entrons sans peur dans l'arène et regardons en face le plus passionnant des spectacles. Nous savons désormais que l'homme spirituel existe, qu'il est relativement indépendant de l'homme matériel. Celui-ci meurt ; le premier ne meurt pas. Quelles sont ses manifestations posthumes? Quel est son état ultra-terrestre? C'est ce que nous allons essayer de déterminer dans notre troisième partie. »

Ce dernier volume est impatiemment attendu par les lecteurs des deux premiers, parce qu'il sera d'un intérêt encore plus palpitant. Quand on a commencé de pénétrer dans ce sujet, on ne peut plus s'en détacher.

Le P. Mainage, professeur à l'Institut catholique de Paris, a prêché, en 1920, à Saint-Louis d'Antin, plusieurs sermons contre le spiritisme. Il vient, pour notre édification, de les réunir en volume. Hâtez-vous donc de les acheter pour comparer cette tâche d'un novice avec l'œuvre d'un maître. On pense malgré soi à la tentative d'un individu qui essaierait de refouler avec un balai la marée montante.

ALFRED BÉNÉZECH.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FÉRIBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL